

ODILE MARTEAU GUERNION

RETOUR À ERQUY

LE HAVRE-ERQUY

Une enquête d'Anna Le Goff

S-ACTIVE 

« J'avais l'habitude de penser que j'étais la personne la plus étrange du monde, mais ensuite je me suis dit qu'il y a tellement de gens dans le monde, qu'il doit y avoir quelqu'un comme moi qui se sent bizarre et imparfait de la même manière que moi. Je l'imaginai, j'imaginai qu'elle devait être là, dehors, à penser à moi aussi. »

Frida Kahlo

Février à Erquy

Erwan Gauthier claqua la portière de sa voiture, un vieux modèle qui ne passerait sûrement pas le prochain contrôle technique. Le véhicule, chargé jusqu'à la gueule de la vie de son propriétaire, croulait sous le poids de plusieurs années d'accumulation d'objets. Une légère brume repeignait le paysage et lui conférait un aspect irréel. Un soleil pâle tentait de percer, le givre figeait la végétation. Erwan rentrait au pays. Un instant, il s'arrêta pour contempler la maison qui lui faisait face. Que de souvenirs accumulés dans cette bâtisse autrefois isolée ! Maintenant, de nombreuses constructions envahissaient les alentours. Les terres agricoles avaient été transformées en terrains constructibles pour loger une population en expansion. Un silence assourdissant lui serra la gorge. D'un pas lourd, il traversa le jardin. Des herbes folles squattaient les parterres, les fleurs d'hortensias jaunies par l'hiver comme s'ils n'allaient jamais refleurir s'agitaient doucement sous la brise. Le parfum de la mer lui parvint aux narines et l'air frais lui caressa le visage. Erwan lissa sa barbe poivre et sel et grimpa les trois marches du perron. La porte entrouverte lui permit de se glisser à l'intérieur. La salle à

manger plongée dans la pénombre avec ses persiennes à demi fermées et ses rideaux tirés le saisit. Il revit les meubles massifs qui en imposaient, de nouveau le silence lui fit mal. Une odeur de café s'échappait de la cuisine, ses pas le guidèrent. Il vit sa mère de dos. Petite femme voutée. Il lui sembla qu'elle avait vieilli, là, tassée sur sa chaise. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vue ? Il s'en voulut.

Debout, en contrejour, près de la fenêtre qui donnait sur le jardin, Gwendal, les bras croisés le fixait sans ciller. Il ne bougea pas à la vue de son frère. Erwan passa sa main dans le dos de sa mère.

— Erwan mon grand. Te voilà enfin.

Madame Gauthier se leva et se blottit dans les bras de son fils aîné. Il l'enveloppa, fragilisée par le malheur qui les frappait, sa mère lâcha les larmes qui l'étreignaient depuis plusieurs jours. L'émotion le submergea.

— Tu arrives trop tard, il est mort ce matin. Le regard de Gwendal se planta dans celui de son frère, Erwan y lut toute l'animosité contrôlée avec peine, les reproches anciens, la fatigue de ces derniers mois.

— T'étais où Erwan ? Papa n'a pas arrêté de te demander, il voulait te parler. Jusqu'à ce matin, il t'a attendu.

— Je suis désolé, je n'ai pas pu faire autrement.

— Tu es désolé ? C'est tout ce que tu trouves

à dire ? Tu ...

— Ça suffit Gwendal, ne vous disputez pas. Pas aujourd'hui, je vous en prie. Votre père repose dans la chambre à côté. Pourquoi a-t-il fallu qu'il meure pour que vous soyez là tous les deux ? Toutes ces années perdues, pour qui, pour quoi ?

Marie Gauthier, ses petits yeux noirs rougis par la fatigue et la tristesse, avait séché ses larmes. C'était bien jeune pour être veuve mais y avait-il un âge pour endosser ce statut ? Ce n'était pas comme ça qu'elle avait envisagé la dernière partie de sa vie. Elle tourna son regard vers le jardin en friche et en éprouva une plus grande tristesse encore. Elle soupira, tentant de soulager le poids énorme qu'elle ressentait au niveau de la poitrine et qui ne la quittait pas depuis l'annonce de la maladie de son époux. Ils en connaissaient l'issue, s'étaient battus à deux, faisant face comme ils pouvaient. Son amour de toujours, malade depuis des mois, venait de la quitter. Arthus Gauthier perdait ainsi son dernier combat. Elle fit signe à ses deux fils, c'était le moment de lui faire un dernier adieu, les pompes funèbres n'allaient pas tarder. Erwan fut impressionné par la maigreur de son père. Il avait le souvenir d'un homme costaud, un gaillard que rien n'effrayait, il avait devant lui un faux-semblant, un étranger au visage pâle. Même son costume ne semblait pas lui appartenir.

Erwan s'approcha de son frère et, sans un mot, lui passa le bras autour des épaules. Gwendal se laissa étreindre comme soulagé de sentir la force du bras de son aîné. Il laissa échapper les sanglots qui l'étouffaient depuis le matin.

Quelques jours plus tard, Arthus Gauthier fut inhumé, au cimetière Saint-Roch près de ses parents, en présence de sa famille et de quelques amis. Alors qu'Erwan observait cette marée de costumes et de robes noires s'agiter en un ballet sans musique et partager quelques verres et amuse-gueules, il pensa que jamais la vie ne serait supportable après cette disparition. Lui revint en tête une phrase d'un livre lu récemment : « ... *l'obscurité de sa mort nous emporterait à sa suite. Mais les heures passaient et soudain, nous eûmes faim. Et voilà que l'assemblée tant éplorée et se croyant inconsolable se retrouva d'un même mouvement autour de la table d'un restaurant grec, mastiquant les poissons grillés et sirotant le vin résiné. Les glandes stomacales sont plus impérieuses que leurs homologues lacrymales et l'appétit du ventre me sembla ce jour-là le plus grand agent consolateur de la peine des hommes*¹. » Qui avait bien pu écrire ces quelques phrases d'une si criante vérité et d'une telle beauté ? Erwan se creusa la tête sans succès, cependant, malgré son immense chagrin, il sourit à la vision qui s'offrait à lui autant qu'à l'évocation de ce souvenir

¹ La panthère des neiges. Sylvain Tesson

littéraire.

Il restait là, observant ses congénères. Les mots parviendraient-ils à le consoler ? Pour le moment, il ne parvenait pas à les prononcer, même le prénom de son père ne franchissait pas ses lèvres. Gwendal paraissait si à l'aise, échangeant avec l'un ou l'autre. Les cousins, les voisins, les amis, tous se mélangeaient dans la tête d'Erwan. Pourquoi Marina n'était-elle pas là ? Elle manquait au tableau, elle seule aurait trouvé les mots. Ceux qu'il attendait depuis deux ans.

Marie Gauthier, quant à elle, entamait une vie de solitude. Il lui faudrait du temps, elle le savait, pour se familiariser avec l'absence de l'homme qui l'accompagnait depuis de si longues années. L'après-midi tira en longueur entre les embrassades, les larmes et les souvenirs qui suscitérent quelques rires. La nuit l'enveloppa, l'insomnie la tint en éveil. Seule, elle écouta les bruits de la maison, se remémora le pas d'Arthur quand il partait pour la pêche au petit matin. Cette épreuve supplémentaire lui fit prendre conscience que la vie n'épargnait personne. Arthur n'avait pas péri en mer, comme nombre de ses amis, mais c'est la maladie qui l'avait emporté.

Le lendemain matin, Erwan, avec beaucoup d'émotion, embarqua sur le *Stella Matutina*, le chalutier de son père. Une embarcation de taille moyenne, manœuvrable par un seul homme. Le ciel était d'un bleu limpide et la mer d'un calme

plat, les mouettes s'époumonaient en rasant la surface de l'eau. Il ouvrit la cabine, passa sa main sur la barre et la glissa sur les bois endommagés par le temps, les averses et l'eau de mer. Comme ça sentait bon ! Il démarra le moteur qui se mit immédiatement en branle. Il l'écouta un instant, il se sentit heureux. Ici, il était chez lui. Que de souvenirs ! Il vit son père sourire, le regard tourné vers l'horizon. Sa vie était là et non pas dans ces villes sans âme qu'il avait traversées ces dernières années. Quand il passa la digue du port, il poussa les gaz. Dorénavant sa destinée serait là. Il allait prendre une licence de pêcheur. Que ne l'avait-il pas fait plus tôt ?

≧ 2 ≦

Le Havre 9 mois plus tard.

13 octobre

Petit matin blême. Le soleil levant pointait légèrement à travers les persiennes. Au premier coup d'œil l'appartement était confortable. Les murs blancs reflétaient la lumière qui venait de l'extérieur donnant une illusion de décor de cinéma. Silence feutré, banquette de cuir blanc, table de salon massive, tapis de laine épaisse.

Deux verres à pied, une bouteille de *Nuits-Saint-Georges* presque vide, un cendrier qui débordait. L'agent, tout de blanc vêtu, ramassa le tout dans des sachets distincts.

Les voisins avaient entendu de la musique cette nuit, puis des bruits, puis des cris, des meubles que l'on déplaçait. Tout semblait pourtant en ordre ce matin, trop en ordre peut-être.

La chambre servait de décor au drame. Le capitaine Sylvain Poret se frotta le sommet du crâne. Depuis quelque temps, il se laissait pousser les cheveux après des années passées avec la tête rasée. Mine de rien ça le démangeait, il n'était plus habitué. Sa petite amie du moment n'aimait pas les boules à zed selon son expression, il avait abdiqué. Le réveil du matin, après une nuit agitée avait été violent. Tournée des bars comme il aimait parfois en faire, alcoolisation massive, fumette à gogo. Il le savait, il n'avait plus l'âge de ce genre d'égarement. Le doute n'était plus permis, la récupération s'avérait plus difficile. Aux aurores, le footing de rigueur pour éliminer toutes ces calories ingurgitées et les derniers milligrammes d'alcool accumulés dans son sang l'avait un peu reboosté. La nuit fut donc courte et la perspective de ce qu'il allait trouver dans cette chambre lui glaçait le sang.

Le teint pâle, le petit déjeuner au bord des lèvres, Leila était ressortie précipitamment redescendant l'escalier à toute allure. Le